En fait, c'est profiler ici la figure, essentiellement humaniste, de la conquête intellectuelle.

À ce titre, signalons les très intéressants « passages » de l'informatif au poétique (en tant que genre) : c'est Nostradamus qui reprend un itinéraire de *La Guide* pour composer l'une de ses prophéties (p. 223 *sq.*) ; c'est encore Hégémon inspiré dans ses vers par la table des matières de *L'Agriculture et maison rustique* (p. 328). Ces exemples illustrent à merveille le caractère protéiforme du fait littéraire à la Renaissance. Mais ils aident aussi à mieux comprendre certains aspects touchant à la réception des ouvrages dits à bon droit de vulgarisation.

HERVÉ BAUDRY, *Université de Coimbra*

Journal de voyage en Alsace et en Suisse (1580–1581). Actes du Colloque de Mulhouse-Bâle, 12 juin 1995. Réunis par Claude Blum, Philippe Derendinger et Anne Toia. Colloques, congrès et conférences sur la Renaissance, 20. Paris, H. Champion, 2000. P. 254.

Il s'agit des Actes du deuxième Colloque Mulhouse-Bâle (dorénavant, 1995) consacré au *Journal de voyage de Michel de Montaigne en Italie, par la Suisse et l'Allemagne en 1580 et 1581*. Une mise en regard du premier — *Autour du Journal de voyage de Montaigne. 1580–1980*. [. . .] *Avec une copie inédite du Journal de voyage* (édité par François Moureau et René Bernoulli, Genève-Paris, Slatkine, 1982 [dorénavant, 1980]) — éclairera les enjeux des communications de 1995 : le contexte d'une réflexion limitée (en gros) à une aire géographique bornée par Mulhouse et Constance ainsi qu'à quatre thèmes dominants : 1) les déplacements, 2) l'écriture, 3) la Réforme, 4) les humanistes bâlois, dont Theodor Zwicker.

1. René Bernoulli (« La curiosité de Michel » [1995]) suit Montaigne là où le quitte Pierre Michel (« Le passage de Montaigne dans l'Est de la France » [1980]) pour étudier ce qu'il consigne ou non des circonstances « ordinaires », afin de mieux comprendre l'épistémologie du Voyageur (tâche à laquelle notre collègue s'attelle avec bonheur depuis une trentaine d'années) : l'expérience paracelsienne dans les mines de Bussang, le corps vésalien avec Félix Platter à Bâle, bien sûr, mais aussi un intérêt, ponctuel, pour le paysage (intérêt aussi noté par Olivier Pot, *infra*). Le docteur Bernoulli indique que la beauté des Alpes n'aurait été consignée, donc ressentie, qu'au XVIII^e siècle.

Olivier Pot (« Au fil de l'eau : l'itinéraire de Montaigne en Suisse » [1995]) poursuit Montaigne dans les vallées fluviales qui traversent la Suisse alémanique jusqu'en Allemagne et en Autriche, et déduit de ce récit un « scénario général » structurant le *Journal* qui consisterait à « substituer un bonheur proprement humain au bonheur promis par la religion ». Auquel scénario contribueraient deux « fables » : 1) pour la Suisse, la prédominance de l'eau, des machines hydrauliques sur lesquels Montaigne s'étend longuement et avec un plaisir évident ; 2) opposi-

tion entre un monde au nord des Alpes, où foisonneraient de telles inventions bénéfiques au corps, et l'Italie, qui se préoccuperait moins de l'hygiène que des œuvres d'art — auxquelles le *Journal* se montre peu sensible. Communication suivie d'excellentes reproductions de planches illustrant les machines hydrauliques évoquées dans le texte.

2. Pour Claude Blum (« Montaigne, écrivain du voyage. Notes sur l'imaginaire du voyage à la Renaissance » [1980]), le récit de voyage obéit, au XVI^e siècle, à quelques contraintes, dont celles imposées au voyage long : souligner les ressemblances entre le pays de départ et la terre lointaine, et au voyage court à l'étranger : insister sur les différences, bien qu'on soit toujours en « Chrétienté ».

Serge Moussa (« Une rhétorique de l'altérité : la représentation de la Suisse dans le *Journal de voyage* de Montaigne » [1995]), se réclamant précisément de Blum 1980, étudie les effets de cette exigence sur le récit de voyage court dans la partie suisse du *Journal*. Après avoir résumé les perceptions de l'altérité suisse véhiculées par les récits d'autres voyageurs — et de leurs limites : on ne parlera pas de la « liberté suisse » avant le XVIII^e siècle —, Moussa présente une Suisse, celle du *Journal*, où l'Autre (parfois lorsque perçu comme « semblable ») permet aussi bien la critique de la France, de ses us et institutions, que l'opposition sans valorisation autre que l'« étonnement ». Il y étudie aussi les figures de l'altérité (superlatifs, comparatifs de supériorité, opposition « par inversion », *etc.*), et conclut du préjugé favorable à l'Autre, à la présence d'un Montaigne autre, multiple, qui, dans l'altérité plurielle de cette Suisse — à la fois « semblable, dissemblable ou opposée à la France » — ajoute le visage de « l'exote » à son portrait nécessairement protéiforme. Pour Serge Moussa, l'écriture des altérités nombreuses du voyage extérieur en Suisse convient parfaitement au projet de s'écrire en tant qu'altérités multiples au cours du voyage intérieur qui constitue les *Essais* et ne serait donc pas en rupture avec l'écriture de cette œuvre en devenir.

Gilles Polizzi (« Le discours descriptif dans la partie suisse du *Journal de voyage* » — texte qui constitue à lui tout seul plus du tiers de 1995) analysera cette écriture dans la perspective du discours descriptif. Tout comme Serge Moussa décortique les figures de l'altérité, Polizzi analyse et classe les procédés constitutifs de la description (comparaison, ellipse, hyperbole, *etc.*) en fonction de *topoi* relevés dans les quelques récits de voyage, guides et cosmographies publiés à l'époque. Il parvient, ainsi, à une étude systématique — et systémique — révélant : 1) plusieurs exemples de ce qui s'avérerait une description fictive de la Suisse, décalée, détachée des *realia*, celles-ci étant, pour le moins, « sélectionnées et ré-agencées » ; 2) des appels à un lectorat, mettant ainsi en doute la finalité privée et personnelle du *Journal* généralement admise.

L'altérité se composerait d'inventaires de « merveilles », *topos* majeur du genre, construit sur les *realia* à l'aide des procédés sus-dits, et devenu normatif à telle enseigne que le « merveilleux » dominerait la curiosité créant — grâce surtout à l'ellipse, l'euphémisme et la litote — « l'utopie suisse », la Suisse que Montaigne voudrait pouvoir opposer à la désolation française. Ce même « merveilleux » sous

sa forme la plus achevée, donc, l'utopie, se lierait à la technologie pour composer l'*ingenium*. De fait, pour Polizzi, les centres d'intérêts autour desquels le *Journal* construit « l'utopie suisse » serviraient de rubriques pour les inventaires du reste du voyage et opposeraient, justement, l'ingéniosité suisse au plaisir italien. Par ailleurs, Gilles Polizzi souligne « la confusion métaphorique » entre le voyage, l'écriture et l'eau à partir d'une analogie avec le bouillonnement anarchique du Rhin sortant du Rheinfall, rendu « merveilleux » par un rapprochement explicite avec les cataractes du Nil. Olivier Pot (*op. cit.*, 1995) lie la proximité de l'eau à l'écriture du passage (*cf.* Héraclite ?) et de la rêverie (*cf.* Bachelard ?).

3. Raymond Oberlé (« Montaigne à Mulhouse » [1980]) consacre une étude à cette ville réformée dont le *Journal* occulterait — faute d'informateur sûr ? — l'intolérance institutionnalisée. Michel Hermann (« L'attitude de Montaigne envers la Réforme et les Réformés dans le *Journal de voyage* » [1980]) analyse les rapports entre le Narrateur (identifié à Montaigne), les pratiques des Réformés et quelques théologiens de diverses confessions protestantes en Suisse et en Allemagne.

Le Colloque de 1995 ne contient aucune communication consacrée spécifiquement au sort réservé à la Réforme dans le *Journal*. Chez Serge Moussa, la coexistence de plusieurs variétés de protestantisme « multiplie les formes de l'altérité ». René Bernoulli évoque la stupéfaction probable ressentie par Montaigne en « [v]oyant l'ordre qui régnait dans les églises » suisses autrefois catholiques, le ravissement de ce Périgourdin témoin de pillages et de massacres à qui on fait accroire, à Mulhouse, au bon voisinage des deux communautés. Pour Gilles Polizzi l'éloge de la Suisse réformée n'a pu être rédigée par Montaigne lui-même et décelant là une preuve de la contradiction entre les points de vue des deux narrateurs, il renvoie aux conclusions de l'étude de Raymond Oberlé (*op. cit.*, 1980) pour accuser le secrétaire d'avoir introduit dans le *Journal* des erreurs de faits sur Mulhouse (or, Oberlé ne s'est pas penché, ici, sur le rôle du secrétaire). Fausta Garavini (« Montaigne rencontre Theodor Zwinger à Bâle : deux esprits parents » [1995]) note que Zwinger, un Réformé sincère, oppose à la fragmentation du christianisme une forme d'œcuménisme érasmien.

4. Pour André Staehelin (« Bâle et son Université à l'époque de Montaigne » [1980]) et Marie-Louise Portmann (« Les amis bâlois de Montaigne » [1980]), le milieu intellectuel bâlois que découvre Montaigne était relativement libre et tolérant. La seconde communication souligne l'importance pour ce cadre 1) de Sébastien Castellion (ou Chateillon), professeur de grec à l'Université (mort indigent en 1563, tragédie déplorée dans les *Essais*), auteur d'une célèbre apologie de l'hétérodoxie : le *Traité des hérétiques* de 1553 ; 2) de son influence sur son successeur, Théodore Zwinger, le ramusien, auteur du *Theatrum vitae humanae*. Elle constate une certaine communauté de pensée entre les deux Bâlois et Montaigne, estime avoir démontré des emprunts au *Theatrum* de Zwinger dans les *Essais* publiés en 1580 et que celui-ci et Montaigne auraient difficilement pu ne pas se rencontrer à Bâle.

Fausta Garavini (*op. cit.*, 1995) se fixe l'objectif d'approfondir notre connaissance de Zwinger et, munie d'une lecture systématique des trois éditions du *Theatrum*, d'expliciter quelques « affinités spirituelles » avec Montaigne (*Essais*) : 1) souci de réviser, de perfectionner l'écrit, qui donne lieu à de nouvelles éditions ; 2) pédagogies concordantes ; 3) ouverture et tolérance en matière de religion ; 4) arguments en faveur de la suspension du jugement sur des questions de foi : la « christiana epochè », tout comme chez Castellion, la foi n'est qu'une « persuasion », pas une « certitude » ; 5) la dénonciation de la démonologie et des procès pour sorcellerie ; 6) l'inclusion de récits invérifiables et l'exclusion d'hypothèses non-validées. Donc, presque la même position dans la querelle de l'Expérience et de la Raison : pour Montaigne, les modèles rationnels doivent *se déduire* de l'empirique ; pour Zwinger, *s'expliquer* par les données de l'expérience, la raison transcendant l'empirique. Fausta Garavini cite, toutefois, une divergence sur la place qu'ils accorderaient à l'astrologie, et aux miracles : des « réalités magiques » dans le schéma globalisant de Zwinger, des superstitions pour Montaigne. Quant à leur rencontre à Bâle (et malgré le titre de cette communication), il relèverait encore du domaine de la conjecture. Notre collègue engage les montaignistes à chercher dans les *Essais* des emprunts textuels significatifs au *Theatrum*, mais invoque l'universalité des questionnements d'une communauté d'intellectuels « véritablement européenne » pour expliquer les ressemblances.

Trois ans après l'important Colloque de Bordeaux sur « Montaigne et l'Europe », la Conclusion de Zoë Samaras (« Montaigne, la Suisse et l'Europe » [1995]) tente d'installer fermement le trajet suisse dans le cadre d'une unité européenne, notion implicite dans le texte. Zoë Samaras souligne surtout l'appétit pour la pluralité culturelle, même religieuse, qui anime l'éloge de la Suisse dans le *Journal*, qualité éminemment souhaitable chez un Européen. Cette Conclusion fait référence, toutefois, à deux absents des Actes, éclaire deux lacunes : un discours d'ouverture de Claude Blum ; une production audiovisuelle exemplaire présentée au cours du Colloque, mettant en scène les deux voix énonciatrices de cette partie du *Journal*. Un cd-rom, joint aux Actes, aurait, peut-être, contribué à expliciter l'état présent de la recherche sur ce phénomène d'écriture, rare, où la distribution exacte des rôles d'auteur et de scribe est parfois difficile à reconstruire.

Philippe Derendinger ajoute à ces Actes un excellent complément bibliographique, fort utile à tout lecteur dont ils auraient piqué la curiosité. D'ailleurs, Zoë Samaras termine sa communication de clôture en rappelant « que, si, comme Homère, Montaigne a tout dit, sur lui tout n'est pas dit et le lecteur suffisant ne vient jamais trop tard ».

MICHEL LIDDLE, *Université d'Ottawa*